

Biovision

Lettre d'info, décembre 2020

Défi de taille pour les Masai

Les nomades tanzaniens en terres inconnues



Un avenir pour tous, naturellement

Alex Wostry

codirecteur SAT, Morogoro, Tanzanie



« Ce projet est encourageant. Nous pouvons faire face aux problèmes globaux et améliorer la durabilité et la résilience. »

Coopération entre éleveurs et cultivateurs en Tanzanie (2017–2022)

Projet : les Masaï développent de nouvelles stratégies pour adapter leur mode de vie aux conséquences du changement climatique et réduire les conflits avec les agriculteurs.

• Objectifs de la phase actuelle :

- Échanges directs entre Masaï, agriculteurs et autorités
- Introduction et élevage de races bovines et caprines robustes et performantes
- Formations au maraîchage et à l'utilisation de plantes fourragères tolérantes à la sécheresse (gestion des pâturages)

• Budget 2020 : CHF 366 630.–

Impact du projet :

Les Masaïs s'adaptent aux nouveaux défis, par exemple en incluant les femmes dans les formations.

Les Masaï et nous :

Les populations est-africaines, en particulier les peuples bergers, souffrent déjà de l'aridité et de sécheresses extrêmes. Contrairement à nous, elles ont peu de responsabilité dans les causes du changement climatique.

Ce que vous pouvez faire :

Privilégiez un mode de vie durable et économe en ressources (saisonnier, régional, écologique et économe en énergie).

Les Masaï osent changer

Les Masaï traditionnellement éleveurs de bétail, peu intéressés par l'agriculture, vivent pour la plupart isolés du reste de la société. Tout cela est aujourd'hui remis en cause dans la région tanzanienne de Morogoro.

par Peter Lüthi, Biovision

La surprise d'Alex Wostry était à son comble lorsque des Masaï ont frappé à la porte du centre de formation à l'agriculture écologique en mars 2016 pour demander un conseil. « Nous aurions coopéré avec les nomades depuis longtemps si nous avions su à quel point ils avaient besoin de nouvelles connaissances », déclare le cofondateur et codirecteur de Sustainable Agriculture Tanzania (SAT), une organisation partenaire de Biovision.

Pendant la sécheresse de 2015 et 2016, les Masaï ont perdu de nombreux animaux dans la région de Morogoro. Par nécessité, ils ont laissé leurs troupeaux manger des feuilles de maïs dans les champs des agriculteurs, provoquant ainsi de violents affrontements allant jusqu'à des conflits armés. Les nomades ont alors envisagé de stocker du foin en prévision de sécheresses extrêmes et de cultiver du maïs et des légumes. Des projets en rupture historique avec leur tradition qu'ils ont présenté à SAT.

Coopération plutôt que confrontation

Après une planification participative du projet, les cours de formation pour les Masaï ont commencé avec SAT en 2017. Les femmes y ont également pris part – une révolution dans la société nomade patriarcale. Pour résoudre le conflit entre nomades et agriculteurs, des réunions d'échange ont été organisées entre les deux groupes de population. Des étudiants étaient également présents, d'une part pour apprendre et conduire des projets de recherche, et d'autre part pour

apporter leurs connaissances. Durant l'une des tables rondes, un étudiant en agronomie a demandé pourquoi les Masaï n'avaient jamais croisé leurs races bovines locales avec des espèces modernes à plus haut rendement. Cela permettrait de réduire la taille des troupeaux et donc de réduire le risque de perte pendant les périodes de sécheresse. La question a lancé le débat.

Gagnant-gagnant pour les nomades et les autorités

À la mi-décembre 2017, 15 Masaï ont visité des centres de recherche étatiques pour le bétail et le petit élevage, ainsi que pour la culture de l'herbe et la gestion des pâturages. Les chercheurs ont été très impressionnés, car c'était la première fois qu'ils collaboraient avec des Masaï. Les nomades étaient quant à eux euphoriques en découvrant les magnifiques taureaux et boucs reproducteurs.

Le 13 mars 2018, un camion à bestiaux débarqua aux locaux de SAT avec 15 taureaux Mpwapwa et 10 chèvres Malya, deux races tanzaniennes adaptées aux conditions de vie difficiles mais considérablement plus productives que les races traditionnelles.

L'épreuve de vérité l'année prochaine

Depuis, plus de 350 descendants des boucs Malya sont nés. « Les chevreaux sont plus résistants que chez les anciennes races », explique Shee Kangai, du groupe Nameloki de Lubungo, impliqué dans le projet d'élevage. « Ils grandissent plus vite, deviennent plus lourds et donc apportent plus de revenus ».

Concernant les bovins, les Masaï ont subi des coups durs : un taureau reproducteur a été tué par des hyènes et un autre par un crocodile. Néanmoins, plus de 300 rejetons de croisements Mpwapwa ont grandi à ce jour. Début 2021, les génisses les plus âgées vont mettre bas et donner du lait pour la première fois. Tout le monde est impatient de voir si les attentes seront récompensées.

www.biovision.ch/masai



1 Pour s'adapter aux conséquences du changement climatique, et en rupture avec leurs traditions, les Masaï de la région tanzanienne de Morogoro constituent des stocks de foin pour les saisons sèches. Pour la première fois également, les femmes sont autorisées à participer aux formations agricoles.

2 Les éleveurs Masaï dialoguent pour trouver des solutions aux conflits qui les opposent aux agriculteurs. Une des clés : une meilleure gestion de l'utilisation des terres. Sur cette photo : un atelier d'agroforesterie donné par SAT.

3 Les chevreaux issus de croisements de chèvres traditionnelles avec des boucs de race Malya tanzanienne grandissent plus vite, deviennent plus lourds et se vendent à meilleur prix sur les marchés que les races traditionnelles.

4 Le croisement des taureaux Mpwapwa, robustes et tolérants à la sécheresse, avec des vaches traditionnelles devrait augmenter les rendements en viande et en lait, ce qui permettrait aux Masaï de réduire la taille de leurs troupeaux.

Une avancée nécessaire

La politique agricole suisse a beaucoup changé ces dernières décennies : les marchés se sont libéralisés et la protection de l'environnement s'est améliorée. Cependant, un élément manque encore : la politique agricole n'implique toujours pas les consommatrices et consommateurs.

Les prescriptions et incitations sont établies quasi exclusivement du côté de la production et incombent aux agricultrices et agriculteurs. On a le sentiment qu'on attend seulement des consommatrices et consommateurs qu'ils achètent les produits proposés. Notre système alimentaire ne sera durable que si l'on implique également les acheteuses et acheteurs dans la réflexion et les politiques publiques. Leurs comportements déterminent en partie les impacts sur l'environnement, la qualité de vie des productrices et producteurs et l'offre future.

La mise en place d'une politique alimentaire permettrait de conjuguer consommation et politique agricole. Ce processus ne se fera pas sans conflits politiques – sur les objectifs, le cadre, les instruments. Une chose est sûre : l'agriculture et le secteur agro-industriel doivent devenir plus durables. Pour y parvenir, tous les acteurs doivent travailler ensemble à développer une politique globale de la fourche à la fourchette.



Hansjürg Jäger
Directeur général de l'Alliance Agricola composée de 19 organisations, dont Biovision.

De la fourche à la fourchette

Alors qu'au niveau international, une approche globale des systèmes alimentaires gagne du terrain, la politique suisse reste trop sectorielle. Pour avancer vers plus de durabilité, cette vision en silos doit changer.

Par Daniel Langmeier (texte) et Tobias Matter (graphique)

La bonne volonté ne manque pas : l'Office fédéral de la santé publique (OFSP) fait campagne pour une nourriture saine, de plus en plus d'agricultrices et agriculteurs sont déterminés à réduire le gaspillage lors de la production, un nombre croissant de consommatrices et consommateurs souhaitent des aliments produits sans pesticides de synthèse.

La mise en œuvre, par contre, n'est pas simple. Les aliments plus sains restent souvent plus chers et les clientes et clients sont incités à choisir les alternatives plus nocives pour la santé mais bon marché. Des tonnes de pommes de terre ne sont pas récoltées car elles ne répondent pas aux exigences pour la fabrication de chips. Et dans les magasins, malgré les préoccupations des consommateurs et consommatrices, on continue à proposer des pommes et autres fruits brillants et immaculés grâce aux traitements chimiques.

Des politiques publiques en silos

Pourquoi ce décalage ? Une des explications : notre politique agro-alimentaire est toujours menée en silos, entre politique agricole, politique de santé, politique environnementale... et aucune politique publique ne connecte tous ces domaines. Les défis actuels ne peuvent être résolus ainsi. Il faut une approche qui considère l'ensemble du système alimentaire : de la production à

la consommation, en prenant en compte la santé, la durabilité, l'économie et les questions sociales. C'est le seul moyen de développer des solutions durables pour toutes les personnes impliquées.

Une utopie ? Non. Le concept de systèmes alimentaires est tendance. En 2009, le Rapport sur l'agriculture mondiale, co-dirigé par le président de Biovision Hans Herren, encourageait déjà à adopter cette pensée holistique. Dans une nouvelle publication, « Transformation de nos systèmes alimentaires – Genèse d'un changement de paradigme », Herren et d'autres auteurs reviennent sur la décennie écoulée, constatant que cette notion de systèmes alimentaires s'est imposée dans la recherche et dans les organisations internationales (voir p. 6). L'Union européenne s'appuie également sur cette approche globale dans sa stratégie « de la ferme à l'assiette ». Et au niveau national, l'Allemagne a établi un conseil scientifique consultatif pour la politique agricole, alimentaire et la santé des consommateurs et consommatrices, militant également pour une politique de l'alimentation intégrée.

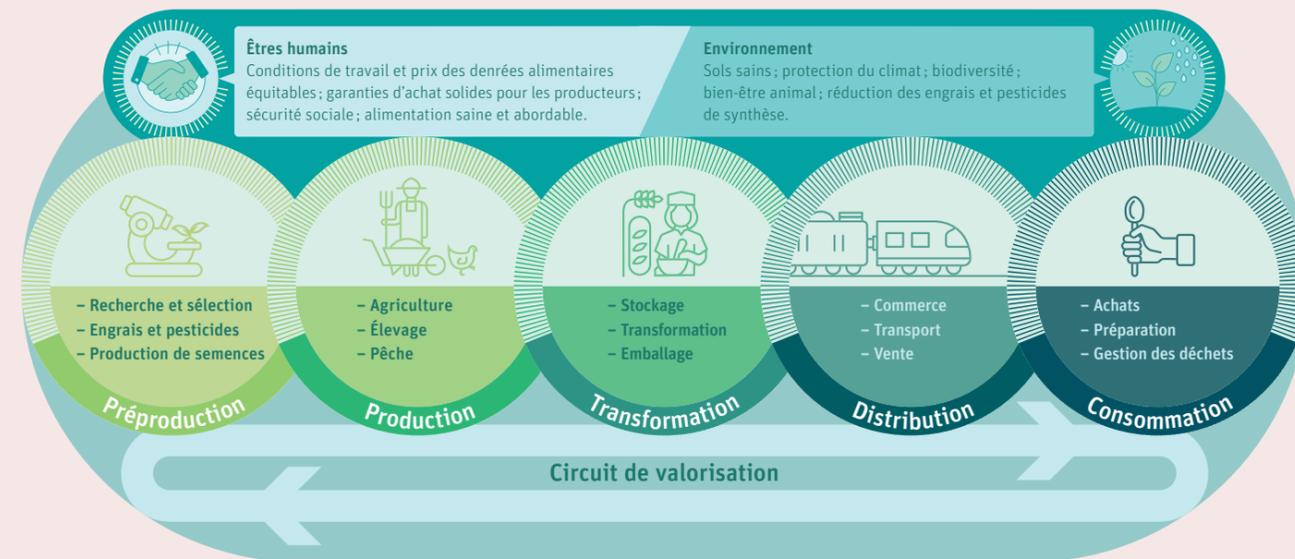
Se mettre à l'ouvrage

Et en Suisse ? Nous commençons également à utiliser de plus en plus cette approche. Le programme national de recherche « Alimentation saine et production alimentaire durable » (PNR 69) est arrivé à cette conclusion : « La Suisse a besoin d'une stratégie pour le système alimentaire du futur. Cette stratégie doit être cohérente et prendre en compte une alimentation saine et une production alimentaire durable tout au long de la chaîne alimentaire. » Le problème est identifié, mais une telle stratégie fait encore défaut.

Biovision a identifié cette politique alimentaire cohérente comme un pilier central de la transition de nos systèmes alimentaires vers l'agroécologie et a commencé à y travailler avec le mouvement « Agriculture du Futur », qui représente la voix de la nouvelle

Durabilité des systèmes agro-alimentaires

La durabilité des aliments, leur impact sur les êtres humains et l'environnement, est déterminée par chaque étape d'un long cycle qui passe de la préproduction à la consommation et peut se poursuivre de façon circulaire par exemple grâce à la valorisation du surplus de récolte, au compostage ou au recyclage.



génération. L'objectif est de développer une politique de l'alimentation complète pour la Suisse. Nous sommes soutenus dans ce processus par SDSN Suisse, le réseau pour la mise en œuvre de l'Agenda 2030 des Nations Unies et de l'Accord de Paris sur le climat. Ce réseau, co-animé par Biovision et l'Université de Berne, possède une vaste expertise professionnelle.

La Confédération sape ses propres objectifs

À ce jour, les mesures fédérales en matière de politique alimentaire contredisent souvent leurs propres objectifs et vont à l'encontre des changements urgents. Le gouvernement fédéral souhaite encourager la réduction de l'utilisation des pesticides de synthèse, tout en les soutenant par une baisse de leur taux de TVA. Le gouvernement décrédibilise également ses propres objectifs climatiques et ses campagnes de santé en subventionnant la publicité pour la viande, reconnue comme nocive pour l'environnement et la santé.

Une politique de l'alimentation cohérente pourrait contenir les mesures suivantes :

pour des raisons sanitaires et climatiques, la Confédération préconiserait de réduire la consommation de viande tout en favorisant une production de viande durable et de qualité, qui serait alors également favorisée dans la restauration collective des institutions publiques (cantines, crèches...), ce qui garantirait des débouchés sûrs aux éleveurs. Une politique alimentaire cohérente apporterait une bouffée d'air frais aux débats de plus en plus enlisés sur la politique agricole.

Elle créerait des situations gagnant-gagnant tant pour l'environnement que pour les milieux agricoles, les détaillants et les consommateurs.

Daniel Langmeier
Bachelor en agronomie à l'EPF Zürich et Master en études de développement à l'IDS à Brighton (Royaume-Uni).

Le Parlement de l'alimentation

Cet automne, l'association « Agriculture du Futur » souhaitait lancer son projet de « Parlement de l'alimentation » avec le soutien notamment de Biovision. L'objectif est de permettre à des centaines de jeunes actifs dans notre système alimentaire – cuisinières et cuisiniers, boulangères et boulangers, étudiantes et étudiants en agronomie, etc. – de traiter des questions relatives au futur de notre système alimentaire. Ces rencontres

doivent permettre de commencer à élaborer la future politique de l'alimentation. En raison de la situation sanitaire, les rencontres prévues en novembre ont été reportées à des dates ultérieures qui n'étaient pas encore connues au moment de la mise sous presse.

Informations :
www.landwirtschaftmitzukunft.ch/parlement-de-lalimentation

Rapport sur l'agriculture mondiale – dix ans après

Plus d'une décennie après la sortie du rapport IAASTD, plus connu sous le nom de Rapport sur l'agriculture mondiale, certains de ses auteurs font le point. L'un d'eux est le président de Biovision, Hans Herren. Il co-édite un nouvel ouvrage, élaboré avec le soutien de Biovision et de la « Zukunftsstiftung Landwirtschaft » allemande. Selon lui, « les concepts de systèmes alimentaires et d'agroécologie se sont imposés aujourd'hui. Compte tenu du changement climatique, de la perte de biodiversité et de la faim croissante dans le monde, une transition est plus urgente que jamais ». Cette publication, qui reflète l'état actuel de la recherche et de la politique internationale en matière d'agriculture, constitue un ouvrage de référence indispensable pour quiconque travaille sur une transformation du système alimentaire.

« Transformation de nos systèmes alimentaires – Genèse d'un changement de paradigme » est disponible en anglais. Les membres de Biovision peuvent l'acheter à CHF 20.– (au lieu de CHF 29.–) ici: www.biovision.ch/shop-fr

L'ouvrage peut être téléchargé gratuitement en PDF ici: www.biovision.ch/iaastd10-fr



Hans Herren, président de Biovision: « Le concept d'agroécologie est désormais établi. »



D'une pierre deux coups: l'équipe de projet fournit des installations simples pour se laver les mains dans les villages kenyans et fournit par la même occasion des informations sur la prévention du paludisme.



Génialement simple

Une équipe de notre partenaire *icipi* au Kenya a trouvé un moyen de poursuivre la prévention du paludisme tout en luttant contre la Covid-19.

Par Simon Gottwalt, chef de projet

La pandémie de la Covid-19 a posé des défis majeurs à l'équipe du projet anti-paludisme de notre partenaire *icipi* (Centre international de physiologie et d'écologie des insectes) à Nairobi: les déplacements et les formations, et surtout la recherche, ont été sévèrement limités. La conséquence la plus grave est que la lutte contre le paludisme risque d'être mise au second plan pour plusieurs années à cause de ces restrictions. Le taux de mortalité, après avoir baissé ces dernières années, menace désormais de remonter.

Mais l'équipe de *icipi* dirigée par Ulrike Fillinger a trouvé un moyen de combiner la prévention des deux fléaux. Dans les deux zones du projet, à Busia au bord du lac Victoria et à Kwale près de la côte kényane, l'équipe a installé des « Tippy-taps », sortes de robinets pour se laver les mains. Un bidon de 5 litres d'eau, quatre bâtons et un bout de ficelle constituent un appareil qui peut être actionné avec le pied, pour pouvoir se laver les deux mains sans toucher le récipient.

Sensibilisation d'urgence

En collaboration avec les agentes et agents de santé du village, des Tippy-taps ont été installés pour plus de 100 ménages. Par la suite les villageois et villageoises ont adopté l'idée et ont construit leurs propres équipements sur le modèles des Tippy-taps. Le projet Biovision apporte ainsi une contribution pratique à la maîtrise de la pandémie, mais aussi de manière générale à l'amélioration de l'hygiène: dans les zones rurales du Kenya, les maladies diarrhéiques sévères restent en effet un problème majeur, en particulier chez les enfants.

Parallèlement à la mise en place des Tippy-taps, l'équipe du projet organise des « cliniques en plein air ». Lors de ces événements d'information, les villageois et villageoises sont initiés à la manière de se protéger contre la Covid-19. Les scientifiques et les agent-e-s de santé communautaires, qui jouissent d'une grande réputation auprès de la population, peuvent ainsi contrer la propagation des rumeurs et de la désinformation, malheureusement répandues au Kenya. En même temps, ils rappellent que la lutte contre le paludisme reste toujours importante. Aujourd'hui, en pleine pandémie du coronavirus, la prévention durable de la malaria demeure une urgence absolue.

www.biovision.ch/malaria-fr



Trop chers? Ou trop bon marchés? Les prix de nos aliments ne reflètent pas les coûts réels.

Le coût réel de notre style de vie

Les prix des aliments ne reflètent pas tous les coûts des impacts sur la santé et l'environnement de la production alimentaire. Le directeur de Biovision Frank Eyhorn explique en quoi nous payons trop cher.

Interview: Stephanie Hess

Frank Eyhorn, est-ce que notre nourriture est trop bon marché aujourd'hui?

Au contraire, nous dépensons beaucoup trop – sur quatre plans différents.

Expliquez-nous.

En premier lieu, nous payons à la caisse du supermarché, et là, effectivement, nous payons souvent trop peu pour rémunérer équitablement les productrices et producteurs. En deuxième et troisième lieu, nous payons par les impôts: sous forme de subventions à l'agriculture, et sous forme de compensations pour les dommages environnementaux causés par la production alimentaire. Par exemple, pour traiter l'eau potable, qui doit être purifiée des pesticides de synthèse et des nitrates. Et en quatrième lieu, nous payons avec nos frais de santé.

Comment la nourriture est-elle liée aux coûts de la santé?

D'une part, les aliments contenant des calories dites « vides », beaucoup de sucre et beaucoup de matières grasses favorisent les maladies. Par ailleurs, l'utilisation d'engrais ou des pesticides de synthèse a des effets sur les travailleuses et travailleurs agricoles ou les gens. Il est prouvé que l'ingestion à long terme de résidus de pesticides a des impacts négatifs sur notre système endocrinien et notre santé.

La nourriture est donc plus chère qu'on ne le pense. Elle entraîne des coûts que nous ne voyons pas, mais que l'environnement et la société doivent supporter.

Absolument. En fait, nous ne devrions pas nous offrir ces aliments conventionnels apparemment bon marché, car ils causent tellement de coûts secondaires à long terme!

Comment appliquer le coût réel de notre alimentation?

Les cigarettes sont aujourd'hui fortement taxées pour les rendre peu attrayantes. Ainsi, le législateur peut établir des taxes d'incitation. De telles mesures devraient aussi être utilisées en faveur de la durabilité.

Extrait d'un livre édité en allemand avec le *Schweizerische Beobachter*. Commandes: www.biovision.ch/shop

Prendre conscience des coûts cachés

Avec le projet « CLEVER – consommer durable », Biovision incite la population en Suisse et principalement les jeunes à prendre conscience des impacts environnementaux et sociaux de leurs choix de consommation. Les prix affichés des denrées alimentaires ne reflètent que les coûts de production « normaux », d'autres impacts ne sont pas comptabilisés par le marché. Dégradation des sols, utilisation des engrais et pesticides de synthèse, changement climatique, surpoids et maladies cardio-vasculaires ne sont que quelques-uns des coûts engendrés par le système agro-alimentaire industriel.

Lors des ateliers interactifs CLEVER, nous engageons un dialogue concret sur des produits de consommation courante, donnons des pistes pour des choix plus durables et encourageons chacune et chacun à changer quelques gestes simples!

Infos sur nos ateliers dans les écoles: www.clever-consommerdurable.ch



Impressum

Lettre d'Info No 63, décembre 2020, © Fondation Biovision, MIE II, Chemin de Balaxert 7, 1219 Châtelaine (Genève)

Rédaction/production Florian Blumer

Langues français, allemand, anglais

Traduction Daniel Wermus

Iconographie Peter Lüthi

Relecture Text Control AG

Crédits photo photo de couverture (Kaka Souyaki, Masai de Kichangani, Tanzanie), photos p. 1, p. 2 gauche, p. 6 gauche, p. 7, p. 8: Peter Lüthi/Biovision; p. 3 haut, gauche, centre droite: Hannes Müller/SAT; p. 3 bas droite: Alex Wostry/SAT; p. 4: ZVG; p. 6 haut gauche: Flurina Wartmann/Biovision; p. 6 haut droite: ZVG.

Mise en page Binkert Partnerinnen, Zurich

Impression Koprind AG, Alpnach

Papier Nautilus Classic (100% recyclé)



À la rencontre de Bishar Dulo, veuve et mère de six enfants à Boji (Kenya) « J'aimerais une maison avec un toit en tuiles »

Par Peter Lüthi, Biovision (texte et image)

La santé des gens dans nos projets est prioritaire. En raison de la Covid-19, Biovision a annulé toutes les visites de terrain en Afrique de l'Est cette année. Mais je me souviens encore de ma rencontre avec Bishar Dulo le 4 mai 2017 à Boji, un village dans les contrées semi-arides au nord-est du Mont Kenya.

La couleur qui domine l'endroit est l'ocre. La couleur du sable. Le décor est relevé par le blanc brillant du calcaire, ainsi que le vert vif des buissons épineux et des arbres. Il est midi. Le village somnole dans une chaleur étouffante. Le chemin sinueux qui mène chez Bishar Dulo passe devant des maisons allongées aux murs en pisé et entourées de vastes terrains.

Veuve et mère de six enfants, Bishar s'est habillée élégamment pour notre conversation et m'accueille avec l'un de ses petits-enfants à l'ombre d'un arbre. Trois de ses fils sont éleveurs et restent souvent avec leurs troupeaux loin du village, toujours à la recherche d'eau et de pâturages. Et cela devient de plus en plus difficile, affirme-t-elle: « Autrefois,

il y avait aussi des sécheresses, mais elles survenaient beaucoup moins souvent qu'aujourd'hui. Peut-être une fois tous les dix ans ». Depuis peu, la région est frappée par une sécheresse extrême tous les deux ou trois ans. C'est pourquoi ses fils

sont souvent loin. Et comme les bergers gagnent très peu, elle doit aussi subvenir à leurs besoins, en plus des quatre petits-enfants.

« Avant, c'était beaucoup plus facile. Mon mari est décédé il y a sept ans. Il était le chef de famille et nous partagions les responsabilités », dit-elle. À l'époque, il y avait bien plus de chèvres qu'on pouvait vendre en ville. Ça leur suffisait pour vivre. « Maintenant, mon troupeau ne compte plus que 15 bêtes et mes revenus sont très serrés. »

En raison de sa situation précaire, Bishar Dulo a été choisie par la communauté du village pour devenir propriétaire de dromadaires dans le cadre du projet Biovision

« Chameaux contre sécheresse ». Ces animaux sont beaucoup mieux adaptés à la sécheresse que le petit bétail ou les bovins.

Du coup, les éleveurs résistent mieux aux effets du changement climatique. Une fois que la chamelle aura mis bas,

Bishar Dulo aura du lait pour son propre usage et pour la vente. Elle se réjouit: « Si elle me donne une femelle, je la garderai pour mon élevage; si c'est un mâle, je le vendrai. »

Quand je lui demande quel est le plus grand souhait qu'elle aimerait réaliser avec ces nouveaux revenus, elle n'hésite pas: « Une maison avec un toit en tuiles », lance-t-elle fermement. Sourire.

Le soir, en me retirant dans ma chambre d'hôte, bien cuisante sous la tôle ondulée, je ne peux qu'approuver le souhait de Bishar Dulo. Et lorsque le coronavirus le permettra enfin, je retournerai sur place constater si ce rêve s'est réalisé.

« Avant, c'était beaucoup plus facile. »

